



(Extrait de la *Passion d'un homme.*)

N° 24. — 3^{me} année

OCTOBRE 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE. — A des vainqueurs, *Claude Le Maguet* — Une mère, *Andrée Jouve* — Joseph Solvaster — Sur la dernière œuvre de Masereel, *Claude Le Maguet* — Le sermon sur la montagne, *Gorden* — Aux sacrifiés, *Jean Lunaire*. — Pro Bertoni — Livres et Revues.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser tout ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET ; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

A des vainqueurs

Le sort des armes en a décidé. La victoire est à vous, camarades français!...

Plus n'est à craindre la domination de nouveaux maîtres. Les mêmes vous restent, avec un pouvoir étendu et renforcé. Plusieurs millions de vos ouvriers et de vos paysans ont donné leur vie pour ce triomphe. Il faut bien que vous en éprouviez de la fierté.

L'air superbe, vous allez retourner à vos travaux. Tout va recommencer.

Paysan, tu vas revenir à tes champs, avec ta routine, ta ladrerie, tes superstitions, ta méchanceté. Puisses-tu n'y pas ajouter de la paresse.

Ouvrier (c'est à toi surtout qu'il faut s'adresser), tu vas reprendre ton dur labeur. A l'ouvrage!... Dans ton trou! A ton four! A ta machine! Sur ta charpente! — De la guerre à l'industrie. D'une géhenne à l'autre!...

Ah! le glorieux!...

Il y a bien de quoi vous enorgueillir, travailleurs de France. C'est une belle victoire que la vôtre! Vous avez mérité de la patrie qui est l'affaire de ceux qui vous conduisent, et vous oppriment, et vous exploitent. Qu'importe si l'Internationale qui est votre chose et votre salut n'y trouve pas son compte!...

La fraternité s'établissait entre les producteurs de tous les pays. Leur commune peine avait créé une similitude d'aspirations. Ça marchait trop bien. On allait trop vite vers quelque chose de nouveau... Voilà qu'un beau jour, des turbineurs on décida de faire des soldats. Changement de costume, changement de conscience, changement de rôle. Fini de l'union! Au rebut la fraternité! Voyez-vous ça? il leur fallait de la gloire à ces mal lotis.

* * *

Vous voilà vainqueurs, mes bons boulots de France. Vainqueurs! A des laborieux, ce nom sied comme un caparaçon à un cheval de fiacre... Crânez bien, allez! Célébrez votre triomphe. Mais ne venez plus nous jouer votre comédie idéaliste.

Quoi! Du laurier à la boutonnière vous répéteriez les meetings antimilitaristes de naguère! On y verrait les mêmes farceurs, pourvus de votre confiance, se faire applaudir en pérorant sur le thème internationaliste, abandonné par eux au bon moment! Les mauvais bergers n'auraient qu'à remplacer le ruban tricolore de leur houlette par un ruban rouge et le tour serait joué!...

Pour vous donner la direction voulue, il suffira toujours que, par derrière, on vous souffle le vent des mots. Au nom de la liberté, vous vous feriez les instruments de la pire tyrannie. La vérité, c'est que vous n'êtes point les idéalistes que l'on dit. Car l'idéaliste distingue entre les causes. Il ne se dévoue qu'à la sienne, la toute belle de son choix, épousée parce que sa beauté fut à l'image de ce qu'il avait conçu. Pour qu'on vous trouve prêts à toutes les aventures, pour galvauder ainsi votre sacrifice, il faut bien qu'aucune foi ne vous retienne. Se donner à n'importe quelle cause, n'être fidèle à aucune, c'est de la pure débauche.

L'on vous voit aujourd'hui vous targuant d'avoir donné à l'Allemagne la démocratie. Cette soudaine admiration pour un système politique au moment où vous lui devez un supplément d'oppression, serait faite pour étonner, si elle ne venait de vous. Il ne s'agissait pas de cela jusqu'au jour de la guerre, mais d'une libération commune du joug capitaliste pesant

sur tous les peuples. Qui songeait, dans ce temps, à faire une différence entre le sort des travailleurs?... Et vous croyez « avoir eu » vos frères d'Allemagne, alors que c'est vous qui avez été « possédés » par vos maîtres. Car tandis que vous vous attachez à votre régime, les Allemands se débarrassent de leur et nous font espérer qu'ils ne s'arrêteront pas à un semblant d'émancipation.

La victoire est à vous, camarades français! Oh! incurables gobeurs, vous en contenterez-vous et vos épreuves ne vous seront-elles d'aucun enseignement?...

CLAUDE LE MAGUET.

Une mère

I.

Entre le rideau et les vitres, les géraniums souhaitaient gaîment le bonjour aux passants. Vous étiez une simple femme, et votre maison était une simple maison; aussi l'on entraînait directement depuis la rue dans la cuisine, dont le carrelage était chaque matin fraîchement saupoudré de sable fin, sentant bon l'iode. C'est ainsi qu'on fait dans nos pays près de la mer, et c'est une coutume très propre. Deux chambres ouvraient sur la cuisine, dont on voyait les lits blancs; au fond, une porte conduisait à la cour et à la buanderie; un escalier montait au grenier où séchait le linge. Sauf le mardi, jour de lessive, à toute heure, été comme hiver, le feu de houille ronflait dans le poêle pour chauffer les fers à repasser: La soupe cuisait aussi, mais la soupe était secondaire. C'était le repassage qui régnait dans votre cuisine. Le linge occupait les mannes d'osier, la table, la planche capitonnée de blanc, et le fer glissait sous vos mains rapides.

Quand j'entrais vous dire bonjour, vous ne cessiez pas de travailler, et nous causions pendant que s'empilaient les chemises brodées et les plastrons empesés. Grande, vous vous penchiez au-dessus de la planche, le dos déjà voûté, et vos yeux étaient baignés de la vapeur du linge « arrosé ». Je ne pouvais m'empêcher de songer à la vieille Sidonie que l'humidité des pièces et la chaleur du fer avaient rendue complètement aveugle, et qui, seule dans sa maison, eût souvent manqué de tout si les voisins n'y avaient veillé... Mais je me gardais bien de vous parler d'elle. Votre voix douce, si résignée, me disait justement que vous étiez contente, — mais oui, assez contente. Leuliet gagnait maintenant 3 fr. 50 par jour, comme garçon brasseur. Il est vrai qu'il avait des journées de 12 heures, quelquefois plus... Mais c'était un homme si raisonnable! Jamais saoul, même le lundi, même le samedi soir, tout l'argent pour le ménage. Et pas méchant avec sa femme, rien que des gentilleses! Ah, vous étiez bien tombée... Et vous rappeliez avec horreur votre enfance battue par un père ivrogne et le martyr de votre mère. « Ça, j'l'aurais pas supporté d'mon homme, j'm'aurais sauvée... » — Laissez-moi en douter, Madame Leuliet...

Quant à votre métier, fallait pas s'plaindre, y donnait bien. Y avait bien la morte saison l'hiver, et justement l'été, quand il faisait chaud, une presse, une presse, à cause des étrangers... — Oui je sais. En août dernier, votre fenêtre de cuisine était encore éclairée à minuit. et tout le jour on vous voyait peiner, à demi-vêtue, toute en sueur, sans une minute de repos. Et justement, vous étiez enceinte. Pour sûr, quand ils sont là, on les aime, ces tiots, mais on peut bien le dire, un tous les quinze, dix-huit mois, c'est trop... En voilà trois vivants, mais faut compter les fausses-couches. Dans le métier, ça arrive souvent: on est toujours debout, on a des varices, des pesanteurs dans les reins... — Hélas, je me souviens du jour où je suis arrivée à temps pour vous empêcher de vous fracasser la tête contre le poêle, ce n'était rien, vous aviez souvent des syncopes! — Voyez-vous, l'malheur, c'est qu'il faut continuer à travailler jusqu'au bout, et se relever beaucoup trop tôt. La dernière fois, j'ai fait ma lessive le dixième jour. Le linge s'accumule, les clients se plaignent... Ah, Madame Leuliet, laissez-les se plaindre! Ont-ils jamais essayé de repasser une journée entière? Savent-ils que la tête brûle, que le dos fait mal, que les jambes fléchissent de

fatigue ? Je ne le saurais pas si vous ne m'aviez gentiment appris à repasser. Chère femme, je vous faisais perdre votre temps, et vous me laissiez croire que je vous aidais.

Il pleut, les petits envahissent la maison : « Ah, les coquins, ce qu'ils me dérangent ! Vingt fois par heure, faut arrêter le travail, pour relever celui-ci, débarbouiller celui-là ou lui donner à téter. Céline fait bien ce qu'elle peut, mais elle n'a que six ans, la pauvre gosse, et puis, j'sais pas c'qu'elle a, elle n'est plus débrouillarde comme avant. » — Vous ne me dites pas tout, Madame Leuliet, il n'y a pas que vos petits qui vous occupent, n'avez-vous pas gardé trois semaines avec les vôtres les deux enfants de la Rosine, pendant qu'elle était à la Maternité — n'ai-je pas appris que vous aviez veillé deux nuits le pauvre maçon qui s'est tué en tombant de l'échafaudage, — n'est-ce pas vous qui avez nettoyé la vieille Victoire, pour que le quartier n'ait pas honte de la voir entrer à l'hospice dans un tel état de saleté ? Je vous connais, vous êtes toujours la première à rendre service et la dernière à dire du mal du voisin. Je vous aime bien, Madame Leuliet.

II.

Leuliet était un brave homme, mais vous savez, il n'avait pas inventé la poudre. Vous disiez de lui « un bon type, jamais saül, rien que des gentilles, mais pas beaucoup d'idées, que voulez-vous, il faut que je lui donne les mien-nes ». Et sans orgueil, vos épaules déjà voûtées supportaient le poids de toute la maison. Un jour, vous avez ôté votre tablier bleu, vous en avez mis un noir, bien convenable, donné un coup de peigne à vos cheveux proprement tirés, et vous avez conduit Céline chez le docteur. A la fin, c'était pas naturel, voilà une enfant qui était toujours gaie comme un pinson, et depuis un mois, plus un rire, à peine une parole ; on la dirait clouée sur sa petite chaise, si bien que ses jambes se mettent à maigrir, et que ses yeux deviennent clairs, clairs... « L'père dit, ça passera, c'est l'âge. Y dit ça comme y dirait aut'chose, c't'homme ; mais moi, j'sais bien que ça n'est pas naturel. »

Je crois bien que ce n'était pas naturel, vous ne vous étiez pas trompée, Madame Leuliet. On mit la petite au lit en vous disant qu'un long repos serait nécessaire, puis un jour, on vous apprit qu'elle était paralysée. Ses petites jambes ne marcheraient plus, elle resterait ainsi. Comme vous avez pleuré le jour où nous nous sommes revues après le terrible verdict. Vous avez fermé la porte de la chambre pour que les grands yeux de Céline ne s'étonnent pas, et vous avez laissé libre cours à votre peine infinie. Vous m'avez dit simplement tous vos espoirs morts. C'est qu'on en bâtit des rêves sur la tête de chacun de ses enfants, ah, que c'est dur lorsqu'ils s'écroulent impitoyablement ! Mais vous étiez optimiste, par bonne volonté foncière de femme pauvre qui sait se contenter de peu. Votre voix a repris un peu de vie lorsque vous m'avez dit : je vais l'installer là près des géraniums, elle verra les passants, elle me regardera travailler, et moi je pourrai l'avoir sous les yeux sans perdre trop de temps, peut-être vivra-t-elle ainsi, encore heureuse... Votre voix trembla : O mère vous saviez au fond de vous qu'elle était condamnée, et vous vouliez « l'avoir sous les yeux » tout le temps précieux qu'elle vivrait.

Hélas, vos yeux furent témoins d'un long martyre, l'enfant avait une maladie de la moëlle épinière, la paralysie gagna peu à peu, le visage doux et charmant se déforma, la parole s'arrêta tout à fait... Vous notiez avec une terreur désespérée chacun de ces symptômes. Mais, vous vous acharniez surtout à deviner ce que pensait votre petite dans ce pauvre corps misérable. Un jour vous avez cru voir que regarder dans la rue les enfants qui jouaient, cela donnait à sa bouche un pli plus douloureux encore ; vous l'avez écartée de la fenêtre et, pour la distraire, vous vous êtes mise à chercher dans votre pauvre tête meurtrie de chagrin et de labeur toutes les histoires que vous connaissiez, toutes les chansons que vous aviez apprises autrefois. Et jour après jour, en repassant, les larmes étouffant parfois vos paroles, vous avez conté et chanté... jusqu'à cette heure du calvaire où il a bien fallu vous apercevoir qu'elle était sourde. Il restait les yeux, les yeux aux regards lointains, mystérieux et tristes, mais doux paisibles, sans ombre de rancune. Alors vous lui avez donné des images et elle put encore y fixer son regard. Vous pré-

tendiez qu'elle souriait aux belles couleurs. Pour moi, je crois que le sourire était déjà mort, mais vous deviez avoir raison, vous, la mère... Comme vous l'aviez espéré, cela dura longtemps : six longs mois ; il semblait que la mort avait perdu de vue la petite enfant ; elle avait interrompu son ouvrage. Follement vous avez profité de ce délai pour laisser renaître l'espoir. Vous aviez pris de l'infirmes une redoutable habitude, votre vie tournait autour de ce petit lit, et vous aviez fini par croire que votre enfant menait sans douleur une sorte de vie normale. Pourtant, regard, sourire, tout s'éteignit un soir, le corps menu et misérable acheva de mourir.

Je crois que Leuliet, en homme sain, poussa un soupir de soulagement. Voilà six mois que ça durait. Il dit : elle est délivrée, et peut-être pensa-t-il : nous aussi. Sa femme aurait un autre enfant, fallait bien espérer que ce serait une fille. Sa femme songeait bien à cela ! Et comme si l'un remplaçait l'autre ! Ces hommes, ça ne sent rien ; c'était Céline qu'elle voulait garder, Céline même malade, Céline même paralysée. Elle pouvait au moins la soigner, deviner ses désirs, la contenter, surprendre une lueur dans son regard mourant ou au coin de sa bouche immobile. Tant qu'il restait mille choses à faire autour du petit lit, ce n'était pas ce vide effroyable entre des murs nus...

Pauvre Madame Leuliet, vos larmes coulaient sur le fer chaud, sur le linge des étrangers, à tel point que vous deviez suspendre votre travail à peu près aussi souvent que jadis, quand il y avait Céline à soigner. Vous ne parliez que d'elle, — non pas de l'enfant gaie et bien portante qui avait fait votre joie, mais de la petite malade qui avait mis six mois cruels à mourir. Sans doute c'est qu'ils n'avaient pas besoin de vous, vos deux garçons, car ils semblaient ne plus vous intéresser. Vous les laissiez pousser, dans la rue. Leur rire vous irritait. Le dimanche, vous habilliez de noir les pauvres marmots, et vous les conduisiez au cimetière, où ils se lassaient de vous voir pleurer toujours, sous votre voile de crêpe.

Un jour, vous m'avez dit : « Mais pourquoi a-t-on des enfants pour les perdre ? Pourquoi est-ce arrivé ? Pourquoi a-t-elle eu tout-à-coup cette maladie-là ? » Et une idée terrible vous a traversé l'esprit : « Si au même âge les autres tombaient malades, si c'était dans le sang ? »

Alors, vous n'avez plus été obsédée par l'unique pensée de la morte, vous êtes revenue avec affection aux deux enfants qui vivaient, mais pour quel supplice nouveau ! Voilà que vous vous êtes mise à interroger toutes leurs attitudes, tous leurs gestes, pour les rapprocher de ceux de Céline. Votre mémoire n'était pas bien fidèle et semblait créer les analogies dans le seul but de vous faire souffrir. Vous avez tout accueilli. Pendant une année votre esprit robuste eut une cruelle maladie.

III

Il fallait bien continuer à repasser avec le même courage assidu, les mêmes douleurs au dos, aux reins et aux jambes, la même fatigue des yeux, sous la chaleur étouffante du poêle, été comme hiver. Vous avez encore fait deux fausses-couches, puis vous avez allaité et soigné un troisième garçon. Céline n'avait pas de sœur, elle gardait dans votre cœur sa place à part, et l'émotion brisait encore votre voix lorsque vous parliez d'elle. Vous aviez cessé de craindre pour vos fils la maladie qu'elle avait eue. Gaston était bien plus robuste qu'elle n'avait jamais été, il allait à l'école, « il apprenait bien ». Louis était gros et lourd, très en retard pour son âge. « Il ressemble à son père, le gosse, il n'a pas beaucoup d'idées ». C'est encore vous qui vous êtes aperçue la première de son infirmité naissante. L'enfant devenait sourd. Il oubliait peu à peu les mots qu'il connaissait et sa voix prenait des sonorités gutturales. On vous conseilla de le faire entrer à l'Ecole des sourds-muets où il apprendrait à lire sur les lèvres et à parler. On lui enseignerait aussi un métier, il gagnerait très bien sa vie et ne serait pas malheureux. Le coup fut dur. Vous avez cru d'abord qu'on vous leurait, qu'il commençait à sa façon la terrible maladie, que vous alliez le voir mourir aussi, peu à peu. Et cette terreur-là, pauvre mère, elle vous aida à vous résigner quand vous fûtes certaine que Louis serait seulement sourd-muet. Seulement, comme ces pauvres solitaires, autour de qui les carillons de la vie vont leur train, sans qu'ils soient jamais de la fête ! —

« Ah, pourquoi tout cela pour nous, pauvres gens ? Voilà Céline qui a cette affreuse maladie, et celui-ci, maintenant, qui est infirme. Pourtant je n'ai fait de mal à personne. »

Et je pense à votre père ivrogne qui a martyrisé votre mère et vous poursuit après sa mort de ses malédictions.

IV

Eh bien, Madame Leuliet, ce n'était pas assez. Vous n'aviez fait de mal à personne. Vous pensiez que la vie était injuste et dure et qu'on n'y pouvait rien. Mais les hommes trouvent qu'elle n'est pas encore assez injuste et pas encore assez dure. Il faut encore qu'ils se haïssent et se torturent les uns les autres. Vous vous en êtes aperçue quand un jour il y eut la guerre, la guerre faite par les hommes, et qu'on vous prit votre fils. Toutes vos heures depuis lors furent des heures d'angoisse.

Ah, Madame Leuliet, j'apprends que votre Gaston si fort et si bon vient d'être tué. Je sais que le petit dernier partira cette année avec la nouvelle classe.

Je n'ai plus le cœur de vous consoler.

Vous resterez seule avec l'infirme et le souvenir de Céline. Mais heureusement vous pourrez jusqu'à votre mort vous distraire en travaillant, — à moins que vous ne perdiez vos yeux, à force de repasser et à force de pleurer sur le linge des étrangers.

Septembre 1918.

ANDRÉE JOUVE.

Joseph Solvaster

Le roman d'Henri Guilbeaux dont nous avons déjà donné un chapitre, est sur le point de paraître. Le moment n'est pas d'en dire la beauté avant qu'elle ait été découverte par le lecteur. Quand ce livre aura paru, c'est l'opinion de beaucoup que nous exprimerons en en faisant l'éloge.

Donc, n'anticipons pas. Mais profitons de ce court propos liminaire pour témoigner, une fois encore à notre ami, notre chaude sympathie, puisque de perfides attaques et de nouvelles persécutions nous en donnent l'occasion.

Cher Guilbeaux, on vous a fait grief d'une imprudence, paraît-il, impardonnable. Nous avons fini par découvrir que cette imprudence fort coupable, en effet, fut de lutter avec la foi, l'intelligence et le talent que vous possédez. Il y avait de quoi rendre jaloux certains « camarades » moins bien armés.

Vous deviez fidélité à l'internationalisme. Or vos censeurs n'ont rien à vous reprocher de ce côté. Que comprendre, alors, à leurs griefs ?... Je cherche et je vois que votre imprudence aurait consisté à paraître, à l'opinion malveillante, autre que ce que vous êtes. A cela, il faut répondre qu'il n'importe nullement de paraître un homme de foi, mais de l'être réellement. Raisonner autrement, c'est montrer plus de puritanisme que de force dans les principes.

Le moment est bien choisi de l'apparition de votre livre, cher ami. Il nous restera, avec votre œuvre d'action internationaliste, pour nous parler de vous, pendant votre exil :

Ces joies drues et vivifiantes, je les mâchais chaque année, à la même époque ; mais hélas il s'écoulait onze mois sans ces rutilances, sans ces pourpres, sans ces rythmes.

Fort heureusement, la ville, si petite qu'elle fût, avait un cirque. Elle possédait aussi un théâtre, mais ce que j'en connaissais, c'était les affiches monochromes annonçant *Rigoletto*, *Robert le Diable*, *Manon*, *Faust*, *Cavaliere Rusticana*, les lambeaux d'air que je recueillais parfois au passage lorsque j'en longeais les murs, et les paroles entrecoupées que je saisissais dans les groupes que je frôlais. Ce n'est que très tard que l'entrée du « temple de l'art » me fut permise et je confesse que malgré ma médiocre éducation littéraire et musicale, ou plutôt à cause de cela peut-être, je n'en éprouvai aucune volupté. La seule fois où je cueillis une véritable et substantielle joie, ce fut le soir où une troupe de passage joua *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau. Cette indifférence plus tard s'accrut et se convertit même en haine. L'horreur instinctive s'est développée en moi, de cette diction factice, de ces attitudes apprises, de ces gestes étudiés — de tout cet art miséreux poussé en chambre close, de cet art anémié aux branches caduques vêtues minablement de petites

feuilles étioilées. La pose, l'apprêté, le conventionnel sont choses qui répugnent à mon tempérament aussi bien au théâtre qu'en art ou en photographie. J'aime ce grand sculpteur dans l'immense et clair atelier duquel se meuvent nus et librement des hommes et des femmes dont les courbes sont spontanément, instantanément saisies par l'artiste. Je hais le peintre qui indique une posture au modèle et qui arrange des draperies comme un metteur en scène prépare des accessoires et invente des effets de lumière. Je méprise le photographe professionnel qui vient vers vous, dispose de votre tête et de vos yeux, de votre âme presque et vous palpe le visage tel un coiffeur prêt à vous frictionner...

Lorsque le journal ou l'affiche murale annonçait la prochaine arrivée d'un cirque, c'était pour moi l'indication d'un immense bonheur, un bonheur déjà. Et mes yeux adhéraient aux murs et aux palissades où flamboyaient sur un fond rouge, le vert, l'indigo des clowns et des équilibres, le blanc, le noir, le pommelé des chevaux représentés au trot, franchissant un obstacle, ou dans quelque autre attitude difficile.

Je comptais les heures qui me séparaient du jour de l'ouverture, comme un humble soldat prononce chaque matin, l'accompagnant d'un bref et vigoureux commentaire, le nombre sans cesse diminuant des jours précédant la libération de la « classe ».

Le matériel et la troupe du cirque arrivaient généralement quelques heures avant la première soirée. Après avoir vite et mal déjeuné je filais, avec l'allure d'un jeune et vif coursier vers le cirque qui n'était pas très éloigné de notre habitation. J'en approchais à peine que j'entendais le brouhaha, les hennissements, les cris, les exclamations et que je distinguais la foule composite massée devant la grande porte des écuries. Des hommes trapus, grands, en casquette, en chapeau, à l'allure exotique et foraine discutaient, questionnaient, répondaient, donnaient des ordres. Une odeur âcre et tonifiante de tan, de sable, de paille, de crottin de cheval circulait, épaisse et lourde, par tous mes pores. Je m'avançais avec timidité, essayant d'apprendre quelque chose d'inédit, et je contempais avec envie, le personnel présent du cirque : écuyers, acrobates, palefreniers — peu importe — et leurs moindres propos avaient une saveur, une originalité, une force qui me travaillaient, fermentaient et m'excitaient.

A travers les interstices des rideaux je découvrais parfois des silhouettes bougeantes dans la buvette, et j'avais la certitude que le directeur, le régisseur et les « vedettes » étaient là, se rafraîchissant et discourant. Jamais pourtant je n'ai eu l'audace de franchir la porte et de prendre place dans quelque petit coin afin d'observer et d'écouter en cachette les très curieuses choses que devaient dire ou accomplir les personnages hallucinants dont j'enviais et désirais avec une ardeur véhémente, l'étonnante, brillante et variée destinée.

La sirène ou la cloche d'une proche usine soudain me rappelait la jésuitière où il me fallait aller languir tout l'après-midi. Je partais, la chair toute recouverte d'une couche de tristesse corrosive.

Ah ! ceux-là à qui était confiée la garde de mon cerveau, s'ils avaient vu les images qui s'y trouvaient groupées, ils m'auraient octroyé un loyal congé, car mon corps empaqueté dans la classe où se dévidait le cours morne et interminable participait en réalité au mouvement du cirque, à la foule curieuse et attentive, grouillant dans la rue, à tous les préparatifs assidus et fiévreux du manège.

« Il paraît qu'on voit des choses étonnantes au cirque Schumann », dit mon père au repas de midi.

Je tressaille et réponds : « Oui, des camarades m'en ont conté merveille. »

Et mon frère renforce encore davantage l'opinion exprimée. Mon père distingue mon désir et ma joie latente ; il déclare amicalement : — « Eh bien nous irons ce soir, mais tâche d'être sage et surtout ne pense pas à cela en classe, n'est-ce pas ! »

Je le rassure avec empressement, sûr en moi-même de demeurer totalement imperméable à la copieuse averse d'histoire et de géographie qui tombera dans la salle aux murs badigeonnés d'ennui.

Le soir mon père rentre de bonne heure. On mange un

morceau avec bonne humeur et célérité. Et tous les trois, mon père, mon frère et moi-même, nous sortons chaudement vêtus.

Les rues sont silencieuses et autour des luminaires des halos bougent légèrement. Le battement de mon cœur s'accélère et lorsque nous atteignons la rue du cirque c'est un emballement frénétique qui fait jaillir de tous les pores de mon corps des jets de fièvre. De grosses lampes-à-arc immobiles et solennelles plaquent sur la chaussée et sur la façade du cirque de grands pans de lumière blanc-rosâtres. Nous sommes emportés par le flot de la foule et l'ivresse perdurante qui agite tout mon être m'empêche d'observer le grouillement bruyant tout autour de moi.

La piste ! enfin je la vois, je la flaire comme un fauve qui a senti sa proie.

Tout est lumière déjà, et le peuple assemblé dans l'amphithéâtre est dans l'attente et murmure. La franche odeur de tan et de fourrage s'insinue entre mes narines ; tout mon corps est en joie. De multiples et bondissantes gammes d'émotions se succèdent sur le clavier sensible de mon âme. La jésuitière, les petites contrariétés de la vie, les devoirs, les leçons, les pensums, tout cela est hors de mon esprit et la vie animale me possède entier. La musique banale mais entraînant et vigoureusement rythmée roule en ondes amples, colorées dans tout l'espace. Que m'importe l'air de valse ou d'opérette exécuté par l'orchestre juché à la plus élevée des galeries ! Cette musique ce décompose en grandes taches qui s'ajoutent au blanc jaunâtre des lueurs et aux bigarrures dardantes du spectacle.

Les chevaux cavalcadent, les écuyers exhibent leur sveltesse et leur adresse, les périlleux et élégants exercices d'équitation se renouvellent, se multiplient,

Les écuyers fragiles et hardis paraissent sautant, gambant, se maintiennent en équilibre sur la selle somptueuse d'un cheval galopant. Les acrobates et les gymnastes attestent leur rude vaillance et leur téméraire dextérité aux cordages et aux barres des appareils. Les clowns développent le rouleau de leur drôlerie versicolore. M. Auguste moule le grain de sa pitrerie monochrome et lassante. Puis ce sont des danses, des rotations des formes almes dans des rayons de lumière variée. Et encore des féeries, des pantomimes. Et des cerceaux, des boules, des couteaux qui s'agitent, se meuvent et se croisent. Apothéose de torses, de muscles ; fête de force, d'énergie et d'audace : kermesse tumultueuse et splendide. Rythmes, lumières, joies, senteurs qui tonifient le corps, réjouissent, émerveillent les yeux.

Un événement trépida dans la cité, bouleversant, sensationnel. Ce n'était pas une journée d'élections, ni le mariage de la fille de l'homme le plus fortuné de la ville, mais sur les hauteurs dominant la gare et l'agglomération d'usines en face le vélodrome qui après une vie bien éphémère fut plus vite démolie que construite, le fameux cirque américain Barnum campait. Des trains spéciaux avaient trébuché le matériel et le personnel imposant du cirque et dès les premiers pointilllements de l'aube, une foule dense et remuante comme une fourmilière s'agitait dans les vastes prés à l'ordinaire abandonnés et solitaires.

Je n'oublierai jamais comment les équipes militaires d'ouvriers avec une promptitude et un ordre parfait tendaient, agençaient, fixaient les innombrables tentes. Je reverrai toujours le labeur terminé en quatre heures, cette ambulopole d'une ordonnance précise et d'une inoubliable attirance. Et les trois pistes où simultanément évoluaient chevaux, clowns, écuyers, acrobates... Et la ménagerie où rugissaient, splendides de couleurs, d'ardeur sauvage, de haine latente, de force concentrée et engagée, ces fauves dont la vue est infiniment plus gaie et moins monotone que celle de tous les acteurs réunis de l'univers. Et ces gros éléphants à la démarche flasque, lente, à la peau bosselée, crevassée comme un sol de Van Gogh.

Ah ! ces hommes, ces femmes, ces bêtes, ces couleurs, cette architecture nomade, ces fêtes précipitées à l'issue desquelles tout était avec soin et rapidité, démonté, déplié, rangé, prêt au départ...

Le cirque est pour moi le spectacle le plus réjouissant et le plus reposant. Seul se fatigue mon œil. Et j'admire les

mouvements et les gestes infiniment souples et variés de ces hommes et de ces femmes tandis que l'attitude des cabots qui recherchent la satisfaction immédiate et totale du public et déforme tout, m'agace et me répugne. Je préfère lire chez moi au coin du feu, ou sous un bel arbre touffu, une œuvre dramatique originale que je verrais sinistrement défigurée sur la scène.

Le cirque a sollicité les peintres et quelques-uns d'entre eux ont créé des tableaux d'un charme savoureux : Toulouse-Lautrec, Seurat et Van Dongen. Ce dernier a traduit admirablement les faces plâtrées et les paillettes qui pelliculent le blanc bleuâtre des arcs voltaïques.

Sur la dernière œuvre de Frans Masereel ⁽¹⁾

C'est uniquement dans son œuvre anti-guerrière que notre ami Masereel est connu de nos lecteurs. La force et la fécondité de son travail dans cet ordre d'idée, tient du prodige. Il y a peu d'exemples d'une action artistique aussi expressive, aussi variée et aussi soutenue pour la défense d'un idéal.

Mais Masereel eût été en quelque sorte vaincu par la guerre dans le rude combat qu'il lui livre, s'il ne s'était consacré qu'à elle, ou plutôt s'il ne l'avait vue que dans son fait brutal, alors que, douleur immense, elle est la somme totale de tant de douleurs, et s'il avait oublié tous les drames qui conduisirent au présent drame. De sa vision, toujours un artiste domine les faits, en découvre l'enchaînement. N'est-il pas clair que c'est parce que nous n'étions pas assez à voir la misère d'hier, à en souffrir et à la vouloir abolir qu'elle est aujourd'hui patente pour tous ?

La grandeur d'un drame n'est pas dans son apparence tragique ni dans sa pompe, mais dans sa signification. Il n'appartient qu'aux vrais artistes de saisir la profondeur de la vie dans toutes ses manifestations. Rien n'est révélateur d'impuissance comme cette accumulation d'horreurs et de fantasmagories dont on se sert aujourd'hui pour émouvoir. Comme si la vie avait besoin d'être forcée pour devenir passionnante. Populo se rue au cinéma pour se repaître de visions d'épouvante, sans se douter qu'il est, au long de toutes ses heures, l'acteur d'un drame beaucoup plus poignant que tout ce qui lui sera montré.

En cette série de vingt-cinq bois Masereel nous représente la *Passion* du réprouvé moderne découvrant au fond de son être malheureux la flamme de l'idéal. Cette flamme grandit, éclaire le gueux, l'avertit du gouffre où pourrait le faire sombrer sa déchéance physique. Ce maudit du sort, cette victime des hommes, ne se laisse pas abattre ni aigrir par les coups. Il s'élève à la grandeur d'un apôtre et meurt pour son idéal. Ainsi Masereel fait mieux que d'octroyer aux humbles une platonique pitié. Il leur montre la possibilité d'embellir leur ingrate existence en lui donnant un but élevé. C'est aujourd'hui surtout qu'il importe de distinguer entre les vains et féconds sacrifices.

L'œuvre est grande par la conception. Et combien fortement rendue !

Quelqu'un du peuple dira ici l'émotion qu'il a trouvée à suivre dans ces 25 images de la *Passion d'un homme*, les tribulations et la noble évolution d'un de ses proches. D'autres auront l'occasion d'examiner l'œuvre de Masereel et d'établir sa parenté ar-

(1) 25 images de la *Passion d'un homme* dessinées et gravées sur bois par Frans Masereel.

tistique. Aussi bien, il n'est pas que l'opinion des artistes qui compte en art. Bien pauvre serait celui-ci s'il se cantonnait dans un pur ésotérisme. Et s'il s'adresse aux hommes du peuple, il appartient bien à ceux-ci de l'interpréter. Il me semble que le créateur d'une œuvre doit être plus sensible à l'opinion de ceux à qui elle est destinée et de qui elle s'inspire qu'au docte jugement d'un professionnel de la critique.

Masereel est doué d'un rare don d'observation qu'il ne peut tenir que de son amour de la vie. Découvrir, comprendre, éprouver, voilà d'abord ce qui dénote l'artiste. Mais pour atteindre à la puissance, celui-ci doit savoir révéler dans son œuvre le rapport intime qui s'est établi entre son sujet et lui. C'est là le rôle de l'expression. Or Masereel possède un mode d'expression très personnel, d'une grande force et d'une grande souplesse qui se modifie pour répondre toujours au sens de l'œuvre. Ainsi le Masereel de *Debout les morts!* et de *Les morts parlent*, œuvres antguerrières, est très distinct du Masereel illustrateur de Verhaeren et de cette admirable *Passion d'un homme* que j'ai sous les yeux. Et c'est aussi du point de vue de son art qu'on eût pu redouter que Masereel se laisse accaparer tout entier par la hantise de la guerre. Si puissant qu'il se soit manifesté dans la condamnation du présent fléau, il n'y montre qu'un aspect de son génie. Il n'est pas moins digne d'intérêt, ni d'une moindre force dans son observation de la vie que dans ses visions macabres.

Je l'ai dit, la grandeur d'un drame n'est pas dans son apparence tragique. Pour moins brutalement impressionner, ce miracle de l'ascension morale d'un homme dont l'existence s'est déroulée en un long film de détresse est d'une plus grande signification que la guerre. Un artiste de la taille de Masereel devait être forcément sollicité par l'actualité, mais non mobilisé.

L'art de Masereel est d'expression très populaire. Infiniment riche d'idées, mais d'idées simples, et d'autant plus vraies, et d'autant plus fortes (1). Masereel serait l'illustrateur rêvé de Guy de Maupassant, auquel il fait souvent penser.

A son incomparable sens décoratif, il joint un merveilleux sens anecdotique. Rien ne manque à ses scènes et il sait par un trait, en montrer l'essentiel. Masereel se distingue aussi par son dynamisme. Quel mouvement dans ses dessins, quelle vie intense s'en dégage! C'est là encore une qualité importante de notre ami qui avait moins l'occasion de se manifester dans son œuvre, d'ailleurs très forte, consacrée à la condamnation de la guerre.

Que de belles choses dans cette série de 25 images de la *passion d'un homme*. D'abord la gravure où le « môme » ayant volé un pain, se trouve appréhendé par un agent. Ce bois est d'une grande force d'expression: Le pauvre « astèque » entre les mains de cet énorme « flic » (innocence et brutalité!) Et, dans le fond, ces sales gueules d'honnêtes gens, assistant satisfaits au spectacle. Il y a aussi la scène réaliste des enfants abandonnés à la rue: celle, très dynamique, où, après sa sortie de prison, l'on retrouve l'adolescent promenant un air de défi dans la ville qu'anime la cohue des grands fêtards; les deux bois représentant le jeune homme au travail, dont l'un, si

décoratif, ornait notre dernière couverture. Belle aussi, la scène de la séduction. Puis toute la série de la fin, où l'on assiste à l'éveil de la conscience du réprouvé et aux événements qu'il provoque. Impressionnante entre toutes, cette image représentant le héros rythmant de sa marche lente, le passionnant labeur de sa pensée. La scène émouvante du serment échangé entre la compagne et le compagnon, celles si vivantes et si fortes de l'agitation ouvrière: le compagnon parlant à ses camarades, la rencontre des grévistes avec le patron et surtout le beau spectacle des soldats mettant crosse en l'air et brisant leurs armes. L'enthousiasme de la foule, rendu avec tant de vérité, se communique invinciblement à vous. Enfin les deux derniers bois: la scène du prétoire, fortement composée et l'exécution du héros, d'une grandeur propre à exalter.

CLAUDE LE MAGUET.

Le sermon sur la montagne

Mwapmwa était le chef d'une tribu de nègres qui habitait dans l'intérieur de l'Afrique. La petite tribu vivait dans un état d'innocence parfaite. Tout nus, dans leur retraite paisible, presque sans besoins, ces heureux enfants de la nature ne connaissaient ni armes ni guerres, et toute leur vie s'écoulait comme une série de fêtes sereines et ingénues.

Un beau jour, ils reçurent la visite d'un homme blanc. On l'accueillit avec cordialité. C'était un missionnaire. M. Oliphant — c'était son nom — leur apporta le christianisme. Cependant, la Bible complète étant trop longue pour ses fins, il se contenta, comme le font la plupart des missionnaires, d'élire le plus beau et le plus significatif chapitre de l'Évangile: il leur enseigna le sermon sur la Montagne. Et les indigènes doux et débonnaires embrassèrent la sainte doctrine de tout leur cœur. Le missionnaire était bien aise d'avoir trouvé des disciples si dociles et si reconnaissants; et quand il leur proposa de se mettre sous la protection de son pays, de la grande et puissante Angleterre, ils y consentirent unanimement.

Le bon père Oliphant avait depuis longtemps rendu son âme à Dieu quand un jour un autre homme blanc du même pays se présenta aux nègres et demanda à parler au chef.

— Mwapmwa, lui dit-il, vous êtes nos sujets fidèles, toi et ta tribu, n'est-ce pas?

Le nègre croisa les bras sur la poitrine, en inclinant la tête:

— Nous le sommes, sir.

— Donc, continua M. Cocktail — c'était le nom de cet homme blanc — vous allez nous aider. Nous sommes engagés dans une guerre.

— Une guerre? Qu'est-ce que c'est que cela? Notre père, le sage Oliphant, nous a parlé de maintes bonnes choses, Il ne nous a jamais parlé d'une guerre. Qu'est-ce que c'est qu'une guerre?

— Eh bien... voilà. Pas loin de notre pays, il y a une race barbare — nos ennemis.

— Ah! Je comprends. C'est pourquoi vous les aimez ces gens.

— Nous, les... Quelle idée!

— Mais... notre père, le sage Oliphant, nous a raconté que le Sauveur a dit: « Aimez vos ennemis ». Il a ajouté: Voilà la plus profonde de toutes les paroles que le Christ a prononcées. Ce n'est qu'en la suivant qu'on a le droit de s'appeler chrétien. Et vous êtes

(1) Peut-être faut-il observer en passant que dans son œuvre antguerrière, si considérable, Masereel a dû user de ressources intellectuelles qui se sont révélées grandes, mais ne pouvaient donner ce qui émane de son vigoureux tempérament d'artiste.

chrétiens. Et ce sont vos ennemis. Donc, ne faut-il pas que vous les aimiez ?

— Si cela se pouvait ! soupira M. Cocktail. Notre cœur est plein d'amour. Nous aimons tout le monde. Nous sommes les amis les plus sincères, les alliés les plus désintéressés. Seulement, ces gens-là... ils ne permettent pas qu'on les aime. Ils nous outragent, ils nous haïssent, ils nous maltraitent...

— « Bénissez ceux qui vous maudissent. Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent ». Voilà l'esprit du vrai chrétien, comme disait notre père, le sage Oliphant. « Car, si vous aimez qui vous aime, quelle récompense méritez-vous ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même ? Soyez donc parfaits, comme votre père céleste est parfait. »

— O Mwapmwa !... Nous sommes dans un monde réel. Là, les choses ne vont pas toujours comme tu le penses. Et... en un mot, nous sommes en guerre, et vous allez nous aider.

— Aider, sir ? Ces gens-là sont-ils donc tellement puissants que l'Angleterre a besoin de notre aide ?

— Mais soit. Que nous faut-il faire, alors ?

— Vous aurez une arme à feu. Vous irez au devant de l'ennemi. Vous le coucherez en joue. Comme ça ! Et vous le tuerez.

Le chef fit un pas en arrière.

— Ce n'est pas sérieux. Tu n'y penses pas.

M. Cocktail fronça les sourcils.

— Crois-tu que je sois venu pour plaisanter, nègre ? La vie est bougrement sérieuse, mon bon ! Et j'espère que tu m'écouteras sans faire des difficultés !

Le chef rejeta la tête.

— Sir, ou les paroles du Christ ne sont que des mensonges, ou elles sont vraies, mais vous n'êtes pas chrétiens ! Tuer son frère ! Alors que le suprême commandement prescrit, à ce que l'on nous a dit : « Tu ne tueras point ! » Non ça ne se peut pas. Les saints commandements sont-ils vrais et faux à la fois ? Ou y a-t-il des chrétiens qui sont tenus à les observer, et d'autres qui en sont dispensés ? Explique-moi cela, sir !

M. Cocktail se mordit les lèvres.

— Mwapmwa, entends raison. Tout ce qu'on t'a dit, c'est bien vrai. Et nous sommes chrétiens. Les meilleurs du monde. Mais, vois-tu... comment te le dire ? Ce dont tu parles, c'est un idéal. Ce que c'est qu'un idéal ? Eh bien, un idéal, c'est quelque chose de très beau. Quelque chose de sublime. Seulement, on ne peut pas le réaliser. Il ne se réalise jamais. C'est tout de même quelque chose de très beau. Nous sommes les représentants de l'idéal sur terre. Nous combattons pour l'idéal, comprends-tu ?

— Non, fit Mwapmwa, simplement.

— Hum. Eh bien... Nous ne faisons tort à personne. Nous aimons la paix. Jamais nous n'avons fait de guerres de conquêtes. Nous aimons nos voisins. Jamais nous n'avons supprimé de petites nations. Nous ne faisons que les protéger. Mais ces barbares, vois-tu, ces païens...

— Ah ! Ils ne sont pas chrétiens, ces gens-là, dont tu parles ?

— Non. C'est-à-dire... ils prétendent l'être. Mais ils n'ont pas de religion. Ils n'ont ni foi ni conscience. Que veux-tu que l'on fasse avec des gens si méchants ?

— Quand Jésus-Christ était monté sur la montagne, il parla à ses disciples : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent. Mais moi, je vous

dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore le manteau. »

— Mais, puisque je te dis que ça ne va pas ? Tendre mon cou si l'on vient m'égorger ! Pas si bête ! Non, la force, la force à outrance ! Jusqu'au bout ! Jusqu'à la victoire finale ! On les aura ! Et puis, après...

Les traits de M. Cocktail s'égayèrent, un sourire triomphant éclaira son visage.

... Et puis, après, quand on les aura, quand ils seront écrasés, anéantis, knocked-out, le temps sera venu de l'idéal que nous proclamons...

— L'idéal ? Tu viens de me dire qu'il ne se réalise jamais. Tu veux l'atteindre tout de même ? Et par la force ? Par ces armes à feu dont tu m'as parlé ? Non, je ne comprends pas. Ces choses sont au-dessus de ma portée...

Il secoua la tête, tristement.

— Mais, peut-être, continua-t-il après un moment de réflexion, peut-être, s'il est vraiment impossible de faire tout ce que le Sauveur a dit, du moins peut-on montrer sa bonne volonté et ses sentiments sincères en faisant ce qui est possible. Permetts-moi une question, sir : Avez-vous déjà essayé de savoir s'il n'est pas possible de se réconcilier ? Il est écrit : « Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère. » — Est-ce que ni l'un ni l'autre de vous n'a jamais fait une tentative de réconciliation ?

— Il est vrai qu'ils nous ont tendu la main... une fois. Non, deux fois. Pour faire droit à la vérité : trois fois. Cependant, tout cela n'était que de faux semblant. Oh, ils sont si perfides ! Leur perfidie est proverbiale. Pense donc, ils veulent nous affamer, à l'aide de vaisseaux qui passent sous la surface de la mer et qui coulent nos navires !

Le nègre ouvrit les yeux tout grands.

— Se peut-il ! Il paraît en effet que ce sont des gens horribles. Non, ce ne sont pas des chrétiens ! Affamer un peuple entier ! Avec les femmes et les enfants ! Je suis bien sûr que vous ne seriez jamais en état de commettre une telle atrocité ! Et à présent, dans votre pays, on est dans l'indigence. Mais c'est affreux ! ? Cependant, en vrais chrétiens que vous êtes, vous vous consolerez. Car ainsi parla le Christ : « Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi serons-nous vêtus ? Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent. Votre père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice : et toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

M. Cocktail se gratta la tête.

— Mwapmwa, on ne peut pas disputer avec toi. Mais attends... je vais te montrer la chose sous un autre jour. Suppose donc que ces gens-là, sur leur route triomphante, viennent jusqu'ici. Ce n'est point impossible. Ces démons saignent les petits enfants comme des poulets, les découpent en morceaux et en font leur repas. Ils abattront vos hommes et en tirent leur graisse. Ils t'égorgeront, Mwapmwa, toi et ta femme Ohlala, celle que tu aimes. C'est ce que tu ne veux pas, n'est-ce pas ? Pour cela, il faut te ranger de notre parti. Nous te comblerons d'honneurs et de richesses. Des trésors de ces gens-là...

— Où voulez-vous les prendre ? demanda Mwapmwa, stupéfait.

— Où? Mais... en voilà une question! Nous les ferons casquer, et de belle façon pardi! Ils nous céderont une partie de leur pays. De leurs colonies, il ne leur en restera plus. Nous leur ôterons leurs bateaux, et beaucoup d'argent.

— Comment? Vous voulez leur ôter ce qui leur appartient? Au mépris du commandement qui prescrit: « Tu ne déroberas point? » Encore, le Christ a dit: « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point », et encore: « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » Et encore: « Nul ne peut servir deux maîtres; vous ne pouvez servir Dieu et Mamon. » — Mais, tiens... Ah! je commence à comprendre. Lorsque le père Oliphant nous expliquait ce verset, je lui demandais ce que c'était Mamon. Il m'a répondu que Mamon, lui aussi, est un Dieu. Or, je pense... c'est peut-être le Dieu que vous invoquez si vous voulez faire des choses que l'autre Dieu ne vous permettrait point...

M. Cocktail frappa la terre du pied.

— God dam!... Je suis à bout de ma patience. Dès demain, tu rassembleras tes hommes. On vous armera. On vous embarquera pour l'Europe...

— On nous forcera à aller en guerre?

— Si l'on vous forcera! Crois-tu que la puissante Angleterre ait envie de parler à l'infini là où elle peut commander? Aux tranchées de Flandres, on vous fera changer de note, comptes-y!

Il s'apprêta à partir. Tout à coup, il se retourna:

— Mwapmwa... ce que tu est bête! Tu méconnaissais tes avantages. Vous n'aurez pas à le regretter, ma foi, si vous vous rangez de notre côté! A part une récompense très acceptable, vous aurez un droit que l'Angleterre accorde à tout ceux qui s'attachent à elle, Ce n'est qu'en vertu de ce droit que vous serez hommes, membres de notre civilisation!

— Un droit... et lequel?

— Le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

GORDEN.

Aux sacrifiés

Vous vous prépariez à la Vie comme à une longue course qui a ses jeux et ses haltes et ses divins reposoirs,

Le Jardin du Monde vous cédait à chacun une part et vous l'aimiez tous, même pauvre et petite.

Beaucoup la remuait pesamment, d'autres cherchaient en elle une large et mystérieuse fleur.

Brusquement on vous arrache au vrai combat pour vous jeter à la stupide mêlée.

On vend vos corps, on vole vos âmes.

Vos menteurs vous crient que vos pays en haine demandent vos vies.

Vos pays! quand leurs génies fraternels veillaient lumineusement dans la grande nuit de Dieu,

Quand vous peiniez tous de vos corps pour le même Pain,

De vos âmes pour la même lumière

Et vous n'aviez que l'Aurore et l'Espérance à vous partager, on vous a dit de mourir en vous disputant l'Europe.

Jean LUNAIRE.

Pro Bertoni

Nous ne pouvons ne pas nous joindre aux camarades qui protestent contre la longue détention de Bertoni et d'autres inculpés de l'affaire dite des bombes du Zurich, détention dont on ignore exactement la cause; contre le maintien au secret et les traitements indignes que l'on fait subir aux détenus de cette affaire. Ce qui en dit long sur ce chapitre, c'est une lettre adressée à M. Müller, chef du Département fédéral de justice, par un ouvrier récemment libéré de la prison de Zurich, lettre publiée par le *Réveil*.

L'apathie du public nous étonne. Bertoni méritait de celui-ci un intérêt plus grand. Nous ne désespérons pas de voir l'opinion se ressaisir et montrer qu'elle n'a pas perdu le sens de la justice.

LIVRES ET REVUES

L'Œuvre sociale et politique du Gouvernement socialiste de Russie. (Fascicule I: Décrets fondamentaux.) — Prix: 30 centimes. — Imprimerie des Unions ouvrières, 23, Rue des Bains, Genève.

En présentant au public la traduction exacte des décrets constituant l'œuvre législative du Gouvernement socialiste de Russie, les éditeurs croient combler une lacune dont l'existence fut nettement sentie de tous ceux qui, par fonction ou par intérêt, sont appelés à s'occuper des choses de Russie. Quel que soit le point de vue auquel on se place pour juger la Révolution de novembre, un fait reste certain: pour juger, il faut au préalable prendre connaissance de la cause. A plus forte raison, pour juger une révolution, un gouvernement, un régime politique, la connaissance de ses idées maîtresses, de ses intentions, de la forme que prend leur réalisation apparaît comme indispensable.

La Révolution de novembre 1917 en Russie a, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, jeté les bases d'un Etat socialiste. Cet événement unique dans les annales de la civilisation attire déjà et attirera chaque jour davantage encore l'intérêt passionné du sociologue, du juriste et de l'historien.

Le fascicule I de *L'Œuvre sociale et politique du Gouvernement socialiste de Russie* contient les premiers matériaux qui peuvent servir à l'étude d'un Etat collectiviste.

Jean Jaurès, discours d'Otto Volkart prononcé à Berne le 30 août 1917.

M. Volkart voit en Jaurès le martyr du socialisme international et de la paix. Six jours avant sa mort, dans un discours qu'il prononça devant le peuple à Vaise, près de Lyon, il fit part de la crainte qu'il avait de la catastrophe mondiale imminente. Le socialisme international, qu'il croyait seul capable d'éviter la guerre, ne se révéla pas moralement à la hauteur de la situation. Jaurès mit la France en garde contre une union exclusive à l'Angleterre, non plus qu'à l'Allemagne; il fut toujours opposé à tout chauvinisme. Le conférencier prit la défense de la vie privée du disparu, qu'il représenta comme dégagé de tout formalisme de parti. Il présenta le philosophe pénétré de l'esprit de Fichte, de Hegel, le poète, l'homme d'Etat français et l'éminent historien. D. R.

Je ne crois pas téméraire de considérer à peu près tout conquérant comme une bête à deux jambes, qui enfourche une bête à quatre pattes; et ces deux bêtes n'en font plus qu'une pendant un certain nombre d'années qui lui sont données et qu'elle ne connaît pas. Il est donné à la bête d'aller devant elle, à droite et à gauche, farouche, inquiète, dévorée d'orgueil, de dépit, même de terreur, pataugeant dans le sang humain, à la recherche d'une certaine provende qu'elle ne trouve jamais. Après quoi elle tombe, et crève, et va pourrir.

LOUIS VEUILLON.

L'éditeur responsable: Salives. — Genève, Imprimerie des Unions Ouvrières.